LA DIVERSITE DES CROYANCES MENACE-T-ELLE LE VIVRE-ENSEMBLE ?

TEXTES

« La religion, du moins la religion chrétienne, est *le rapport de l'homme avec lui-même*, ou plus exactement *avec son être*, mais un rapport avec son être qui se présente *comme un être autre que lui*. *L'être divin n'est rien d'autre* que l'être humain, ou plutôt, que *l'être de l'homme*, débarrassé des bornes de l'homme individuel, c'est-à-dire réel et corporel, puis *objectivé*, c'est-à-dire *contemplé et adoré* comme *un être propre, mais autre que lui et distinct de lui* : c'est pourquoi toutes les *déterminations* de l'être divin sont des déterminations de l'être humain. (…)
Tu crois à l'amour comme à une propriété divine parce que tu aimes toi-même, tu crois que Dieu est un être sage et bon, parce que tu ne connais rien de meilleur en toi que la bonté et l'intelligence, et tu crois que Dieu existe (…) parce que tu existes toi-même, que tu es toi-même un être. »

Feuerbach – *Manifestes philosophiques*, «l'essence du christianisme »

« La misère religieuse est tout à la fois l'expression de la misère réelle et la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature tourmentée, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit de situations dépourvues d'esprit. Elle est l'opium du peuple.
L'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire du peuple, c'est l'exigence de son bonheur véritable. Exiger de renoncer aux illusions relatives à son état, c'est exiger de renoncer à une situation qui a besoin de l'illusion. La critique de la religion est donc dans son germe la critique de la vallée de larmes, dont l'auréole est la religion. »

Marx – *Critique de la philosophie du droit de Hegel*

« De ce qu'on ne peut concevoir que Dieu n'existe pas.
Il existe si véritablement qu'on ne peut même pas penser qu'il n'existe pas.
On peut en effet concevoir qu'il existe quelque chose dont on ne puisse pas penser qu'elle n'existe pas. Elle est supérieure à celle dont on peut concevoir la non-existence. C'est pourquoi, si un être tel qu'on ne puisse en concevoir de supérieur, peut être conçu comme non existant, cet être-là, tel qu'on ne pouvait en concevoir de supérieur, n'est plus tel qu'on ne puisse en concevoir un supérieur. On ne peut donc l'admettre. Ainsi il existe véritablement quelque chose tel qu'on ne peut en concevoir de supérieur et on ne peut pas penser qu'elle n'existe pas. Cet être, c'est toi, Seigneur notre Dieu. Ainsi donc, tu existes véritablement, Seigneur mon Dieu, au point qu'on ne peut penser que tu ne sois pas, et à juste titre. Si quelque esprit pouvait concevoir quelque chose de meilleur que toi, la créature s'élèverait au-dessus du Créateur et jugerait son Créateur. Ce qui est tout à fait absurde. Bien plus, tout ce qui est autre que toi peut être conçu comme non existant. Seul, plus véritablement que tous, tu possèdes l'existence dans sa plénitude. Tout le reste n'existe pas aussi véritablement et possède moins d'existence. Pourquoi donc l'insensé a-t-il dit en son cœur : il n'y a pas de Dieu? Alors qu'il est si clair pour un esprit raisonnant que tu existes, toi le meilleur des êtres? Pourquoi, si ce n'est qu'il est sot et insensé ? »

Anselme - *Proslogion*

« Il n'y a pas moins de répugnance de concevoir un Dieu (c'est-à-dire un être souverainement parfait) auquel manque l'existence (c'est-à-dire quelque perfection) que de concevoir une montagne qui n'ait point de vallée. »

Descartes – *Méditations métaphysiques*, cinquième méditation

« Je sais que je puis n'avoir rien été, car le moi consiste dans ma pensée ; donc moi qui pense n'aurais point été, si ma mère eût été tuée avant que j'eusse été animé ; donc je ne suis pas un être nécessaire. Je ne suis pas aussi éternel, ni infini ; mais je vois bien qu'il y a dans la nature un être nécessaire, éternel et infini. »

Pascal – *Pensées*, § 469

« Si Dieu avait fait les couleurs et toutes les choses visibles sans une faculté capable de les voir, à quoi serviraient-elles ? A rien. Inversement, s'il avait fait cette faculté sans faire les êtres capables de tomber sous ses prises, à quoi servirait-elle ? Ni l'une ni l'autre ne serviraient à rien. Qui a donc adapté ceci à cela et cela à ceci ? Qui a adapté l'épée au fourreau et le fourreau à l'épée ? N'est-ce personne ? L'arrangement même des parties dans l'objet achevé nous fait ordinairement voir qu'il est l'œuvre d'un certain artisan et qu'il n'est pas dû à une combinaison accidentelle. Si tout objet révèle ainsi son artisan, les choses visibles, la vue et la lumière ne révèlent-elles pas le leur ? Le mâle, la femelle, l'ardeur à s'unir entre eux, le pouvoir d'user des organes faits pour cette union, tout cela ne révèle-t-il pas un artisan ? »

Epictète – *Entretiens*

« Les principaux sacrificateurs et les scribes cherchèrent à mettre la main sur lui à l'heure même, mais ils craignirent le peuple. Ils avaient compris que c'était pour eux que Jésus avait dit cette parabole. Ils se mirent à observer Jésus ; et ils envoyèrent des gens qui feignaient d'être justes, pour lui tendre des pièges et saisir de lui quelque parole, afin

de le livrer au magistrat et à l'autorité du gouverneur. Ces gens lui posèrent cette question : Maître, nous savons que tu parles et enseignes droitement, et que tu ne regardes pas à l'apparence, mais que tu enseignes la voie de Dieu selon la vérité. Nous est-il permis, ou non, de payer le tribut à César ? Jésus, apercevant leur ruse, leur répondit : Montrez-moi un denier. De qui porte-t-il l'effigie et l'inscription ? De César, répondirent-ils. Alors il leur dit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Ils ne purent rien reprendre dans ses paroles devant le peuple ; mais, étonnés de sa réponse, ils gardèrent le silence. »

***Evangile selon saint Luc*, ch. XX, versets 19 à 26**

« Un des plus constants efforts des Pharisiens était d'attirer Jésus sur le terrain des questions politiques et de le compromettre dans le parti de Judas le Gaulonite. La tactique était habile ; car il fallait la profonde ingénuité de Jésus pour ne s'être point encore brouillé avec l'autorité romaine, nonobstant sa proclamation du royaume de Dieu. On voulut déchirer cette équivoque et le forcer à s'expliquer. Un jour, un groupe de Pharisiens et de ces politiques qu'on nommait «Hérodiens» (…), s'approcha de lui, et sous apparence de zèle pieux : « Maître, lui dirent-ils, nous savons que tu es véridique et que tu enseignes la voie de Dieu sans égard pour qui que ce soit. Dis-nous donc ce que tu penses : est-il permis de payer le tribut à César ? » Ils espéraient une réponse qui donnât un prétexte pour le livrer à Pilate. Celle de Jésus fut admirable. Il se fit montrer l'effigie de la monnaie : «Rendez, dit-il, à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu. » Mot profond qui a décidé de l'avenir du christianisme ! Mot d'un spiritualisme accompli et d'une justesse merveilleuse, qui a fondé la séparation du spirituel et du temporel, et a posé la base du vrai libéralisme et de la vraie civilisation ! »

Ernest Renan – *La Vie de Jésus,* ch. XXI

« Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Tous deux adoraient la belle
Prisonnière des soldats
Lequel montait à l'échelle
Et lequel guettait en bas
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Qu'importe comment s'appelle
Cette clarté sur leur pas
Que l'un fut de la chapelle
Et l'autre s'y dérobât
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Tous les deux étaient fidèles
Des lèvres du cœur des bras
Et tous les deux disaient qu'elle
Vive et qui vivra verra
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Quand les blés sont sous la grêle
Fou qui fait le délicat
Fou qui songe à ses querelles
Au cœur du commun combat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Du haut de la citadelle
La sentinelle tira
Par deux fois et l'un chancelle
L'autre tombe qui mourra
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Ils sont en prison Lequel
A le plus triste grabat
Lequel plus que l'autre gèle
Lequel préfère les rats
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Un rebelle est un rebelle
Deux sanglots font un seul glas
Et quand vient l'aube cruelle
Passent de vie à trépas
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Répétant le nom de celle
Qu'aucun des deux ne trompa
Et leur sang rouge ruisselle
Même couleur même éclat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Il coule il coule il se mêle
À la terre qu'il aima
Pour qu'à la saison nouvelle
Mûrisse un raisin muscat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
L'un court et l'autre a des ailes
De Bretagne ou du Jura
Et framboise ou mirabelle
Le grillon rechantera
Dites flûte ou violoncelle
Le double amour qui brûla
L'alouette et l'hirondelle
La rose et le réséda. »

Aragon - *La Rose et le réséda*

« La première est le *Credo quia absurdum* des Pères de l'Eglise. Ce qui revient à dire que les doctrines religieuses sont soustraites aux exigences de la raison ; elles sont au-dessus de la raison. Il faut sentir intérieurement leur vérité, point n'est nécessaire de la comprendre. Seulement ce *Credo* n'est intéressant qu'à titre de confession individuelle ; en tant que décret, il ne lie personne. Puis-je être contraint de croire à toutes les absurdités ? Et si tel n'est pas le cas, pourquoi justement à celle-ci ? Il n'est pas d'instance au-dessus de la raison. Si la vérité des doctrines religieuses dépend d'un événement intérieur qui témoigne de cette vérité, que faire de tous les hommes à qui ce rare événement n'arrive pas ? On peut réclamer de tous les hommes qu'ils se servent du don qu'ils possèdent, de la raison, mais on ne peut établir pour tous une obligation fondée sur un facteur qui n'existe que chez un très petit nombre d'entre eux. En quoi cela peut-il importer aux autres que vous ayez, au cours d'une extase qui s'est emparée de tout votre être, acquis l'inébranlable conviction de la vérité réelle des doctrines religieuses ? »

Freud – *L'Avenir d'une illusion*